

La dame de Pique Toulouse



Il existe souvent un abîme entre une œuvre littéraire et son reflet lyrique. En ce qui regarde **La Dame de Pique** d'après la Nouvelle de Pouchkine le premier écrivain et poète russe, composée par P. I. Tchaïkovski en 1889 est qui pour nombre d'entre nous est son chef d'œuvre. Il ne s'agit nullement d'une trahison et si abîme peut être évoqué ce n'est pas au regard de l'esprit, mais plutôt en raison de l'expression d'un mal de vivre et d'aimer qui habite tant le rédacteur d'un texte que le compositeur d'une musique en charge d'un langage. Les frères Tchaïkovski d'entrée de jeu voudront pratiquer une mise à la portée du drame de **Hermann** (qui est allemand) et Lisa, jeune fille éprouvée par sa maîtresse et qu'un semblant d'amour enjôlera. Une histoire au tempérament qui impressionne le caractère théâtral de Modeste et Piotr et qu'il reportent de la fin du règne de Catherine II, le premier monarque "éclairé" de l'histoire russe à la période décadence des derniers Romanov. Hermann officier sans fortune est amoureux de Lisa petite fille d'une riche Comtesse. Cette vénérable dame très sévère, fut une des beautés russe (la vénus moscovite) de la Cour de Louis XV (en France). Elle aurait reçu, dans un échange galant avec le Comte de Saint Germain une Martingale à Trois cartes, qui lui aurait

permis de redorer son blason de joueuse invétérée. Lisa vit chez elle. Hermann qui ne touche jamais au jeu, apprend que Lisa est fiancée au prince Eletski . Il vient à Hermann l'idée de gagner une fortune pour enlever celle qu'il aime. Il suborne la jeune fille afin de s'introduire dans le Palais de la Comtesse afin de lui extorquer son secret. Dans un premier échange, il supplie, mais devant le mépris de la vieille dame il croit muscler sa prière, alors qu'il menace, puis la terrorise au point qu'elle en meurt.



Lisa le rejette, puis lui pardonne. Hermann rêve et dans son rêve la Comtesse lui apparaît et lui donne 3,7 et As pour les trois cartes. Hermann va jouer. Gagne sur les deux premier chiffre et perd sur l'As ca son adversaire le Prince Eletski retourne la Dame de Pique. Dame de Pique qui en cartomancie signifie la peine, le malheur. Hermann meurt et Lisa se jette dans la Néva.

Ce qui est un drame en apparence bourgeois, accessible, au premier degré, à notre entendement contemporain, mais qui en réalité, se dénoue comme une tragédie grecque. Avec une mort attendue et avidement recherchée par les deux héros.

La mise en scène d'Arnaud Bernard place toute l'action après la fin de drame.

Hermann se meurt dans un monde intérieur, après son

internement. Chez Pouchkine, **Hermann** devient fou. Avec les Tchaïkovski il se suicide : ce qui s'assimile à un retrait du monde !

Il se trouve dans une pièce décorée de molures, de stucs et dont les portes on supporté des trumeaux mais que la folie d'Hermann et son imagination obsédée recouvrent entièrement de blanc. Et le spectateur le suit dans son évocation tandis qu'il revit son histoire tel un rêve sans doute cent fois évoqué et cent fois revécu comme un prière ou comme une berceuse. Et l'on ressent le charme absolu qui se dégage d'un conte. Qu'importe au fond ce qui est advenu, l'essentiel : ce qui va nous rester à nous spectateurs ce seront la partition musicale et le sentiment qu'Hermann ne souhaitait que cette folie qu'il habite d'une histoire à sa dimension ; une histoire dont il est l'auteur.

Et ce qui est assez phénoménal dans cette mise en scène est dans l'impondérable. Rien de pesant ni dans l'attitude des acteurs, ni dans leurs expressions. Quelques passages où se tend une certaine oppression sur deux ou trois personnages qui semblent vouloir rabattre l'action vers le terre à terre d'une action réaliste - Tomski, Eletski, la Comtesse surtout -. Mais dans l'ensemble l'action suit merveilleusement la musique et donc le chef et l'orchestre qui demeure la clé absolue de cette production.

Hermann sourit, est-ce de bonheur ou d'innocence retrouvée ?



Les autres protagonistes jouent leur rôle mais sans ajouter de pathos à leurs paroles ni à leurs actes. **Arnaud Bernard**, même en ralliant le parti pris de la folie d'Hermann, parvient à une visite de l'œuvre très convaincante et qui rend l'œuvre absolument lisible et compréhensible. Sa principale qualité, comme à chacune de ses réalisations tient au fait qu'il est l'un des rares hommes de théâtre agissant avec amour et respect de la partition. Il sait, tout en affirmant son caractère ne pas tenter de réécrire ce qui ne doit pas être touché, par cela il s'affirme comme fidèle au chef d'œuvres et interprète authentique. Cela s'appelle aussi l'intelligence.

La scène cruciale entre la Comtesse revêt demeurant le seul passage obligé et joué de la représentation. Elle acquiert une expression prodigieuse par la personnalité physique et gestuelle de la grande soprano **R. Kabaivanska** qui sur deux notes encore musicalement timbrée atteint au sublime.

Vladimir Galouzine, cette fois a bénéficié d'un chef et d'une mise en scène avec lesquels il a pu exprimer ses capacités vocales a parfaitement interprété son rôle. Un *Hermann* somnambule, souriant, amoureux et désespéré. Flottant dans un réel qu'il simplifie avec des élans de pure folie admirablement jouée au point que la voix a perdu sa raucité pour devenir souple, onctueuse et montant haut avec grande aisance. Un personnage délirant mais attachant, dont toute l'attitude fait comprendre à quel point nul ne lui en veut véritablement mais le plaint... Car on sait, on sent qu'il est fou, et depuis toujours.



La *Lisa* de **Barbara Haveman** fait sensation.

Amplitude, musicalité du timbre, technique vocale absolument fiable, un souffle parfait. Un ambitus large, étendu, sans défaut de passage de registres. Un beau physique, de l'ampleur dans toute son expression voici un soprano dramatique dont le nom va résonner souvent. Sa *Lisa*, bien incorporée reflète candeur et crainte. Amour débordant et retenue. Finalement elle vogue aussi sur une mer de sentiment et subit une houle à laquelle elle a de la peine à donner une forme réelle. Amour ? Pitié ? À la fin elle ne retient dans doute que la faute...

On aura revu **Vladimir Chernov** avec bonheur pour le Prince Eletski, un rôle de composition, assez peu exigeant vocalement. L'expression en est très belle, mais lka voix a souffert.

En revanche **Boris Statsenko Tomski** présente toujours et de mieux en mieux un caractère vocal admirablement versatile et d'une intensité lyrique remarquable. Rondeur du timbre, amplitude. Gain vocale, attaques d'une irréprochable justesse de ton et d'expression. Mais surtout il est le personnage, s'efface à l'intérieur de celui qu'il interprète et lui donne son âme.

Le grand vainqueur est tout de même l'Orchestre et son chef **Tugan Sokhiev**. La palette orchestrale et l'énergie dégagée ont soulevé le public d'enthousiasme. Des rythmes et des volumes développés comme pour une danse. On avance. La fusion avec les chanteurs s'opère exactement exprimée en symbiose. Toute l'ambivalence de cette musique racée, brillante et virtuose mais cependant admirablement écrite, est portée à son point d'apogée. L'admirable architecture flamboie et imprègne durablement l'auditeur et le porte au delà de la simple admiration. L'alliance de la force et de la grâce, de la passion et de la pratique instrumentale font vibrer une partition incomparablement dramatique, théâtrale et d'une instrumentation admirable.

Tugan Sokhiev insuffle à l'orchestre, à chacun des musiciens, une inspiration magique de tous les instants. Voici ce que l'on attend depuis longtemps, un chef de l'école russe, de caractère capable de porter chacun au plus haut de son talent. Quelle belle surprise. Une production qui bat et de loin toutes les simagrées de la capitale !

Amalthée

La dame de Pique

Toulouse

P. I. Tchaïkovski Pouchkine

